

et le violent exercice de l'heure qui venait de s'écouler, j'aurais risqué ma vie pour un verre d'eau.

Si le bison demeurait là, avais-je quelque chance de m'en tirer ? J'avais bien un espoir, celui que mes compagnons viendraient à mon secours, mais je réfléchissais que cela n'arriverait pas avant le lendemain matin. Ils s'apercevraient alors seulement de ma disparition.

Peut être bien aussi que mon cheval était rentré au camp ; mais dans ce cas, encore, ils ne pourraient se mettre à ma recherche avant que la nuit fût tombée, et comment retrouveraient-ils ma piste dans l'obscurité ? Pourraient-ils même le faire pendant le jour ?

Cette dernière question que je me posais, m'alarmait vivement. J'étais justement en situation de voir plutôt le vilain côté des choses, et je me disais qu'il était bien probable qu'ils ne pourraient me retrouver.

Il y avait pour cela deux raisons. Les pistes des chevaux étaient nombreuses dans la prairie, où avaient passé les Indiens. Je savais qu'ils chassaient le bison. Par conséquent, ils pourraient fort bien passer pendant la nuit et effacer toutes les pistes précédentes, la mienne comme les autres.

Il n'y avait non plus aucune chance que mes compagnons me trouvaient par simple hasard. C'est un rude espace qu'un cercle qui a dix milles de diamètre. La prairie, du reste, était accidentée avec des inégalités de terrain, des plis et des vallées. L'arbre sur lequel j'étais perché était, en outre, au fond d'une de ces vallées, et l'on ne pouvait l'apercevoir d'aucun côté, à quinze cents pieds de distance. Si, dans leurs recherches, mes compagnons passaient sans héler, ils pouvaient très bien n'apercevoir ni l'arbre, ni la vallée.

* *

Je restai longtemps plongé dans ces idées tristes et ces sombres pressentiments. La nuit était venue, mais la brute, furieuse et obstinée, ne paraissait nullement disposée à lever le siège. Elle demeurait attentive, tournant quelquefois autour de l'arbre, battant l'air de sa queue et poussant le ronflement sonore, bien connu des chasseurs de prairies, et qui ressemble au cri du porc effrayé.

Tandis qu'il exécutait ce manège, un objet attira mon attention : c'était la corde à fourrage laissée par mon cheval.

Une extrémité était attachée solidement au tronc du peuplier et l'autre traînait dans la prairie, sur laquelle elle s'était étendue au départ du cheval ; ce fut le bison lui-même qui me fit remarquer la corde dans laquelle il se prenait parfois les pieds en tournant autour de l'arbre. Il me vint tout à coup une idée très nette, et un espoir soudain me ranima. Un plan de sauvetage se présentait à moi et me paraissait si facilement exécutable que je sautai, sur mon perchoir, quand il se dessina dans mon esprit.

La première chose à faire était de rentrer en possession de la corde. Ce n'était pas tout ce qu'il y avait de plus facile. La corde était, comme je l'ai dit, enroulée et attachée au tronc, mais le nœud avait glissé en bas de l'arbre jusqu'à terre et je ne pouvais descendre la rattraper.

La nécessité me suggéra un moyen. Mon aiguillette, un morceau de fil de fer tout droit avec une extrémité retournée en anneau, pendait à l'un des boutons de ma veste : je la pris et la recourbai en forme de crochet. Je n'avais pas de cordes, mais mon couteau de chasse était resté à sa place dans sa gaine. Je coupai plusieurs lanières dans les basques de ma veste en peau de daim et je les attachai bout à bout de manière à former une corde assez longue pour atteindre le sol. Je fixai le crochet à l'une des extrémités et, le faisant descendre, j'essayai de repêcher la corde.

Après quelques essais infructueux, le crochet saisit la corde, il la fit monter le long de l'arbre et je parvins à avoir entre les mains l'extrémité libre.

Je laissai l'autre bout comme il était, sachant qu'il était solidement attaché autour du tronc, ce qui était justement ce que je désirais. Mon intention était de lacer le buffle, et, dans ce but, je procédai avec soin à la confection d'un nœud coulant, à l'extrémité de ma corde à fourrage. Cela fut fait avec toute l'adresse que je pus y mettre ; ma

vie allait dépendre de cette corde. C'était une tresse de cuir et l'on n'aurait pas pu trouver mieux, mais je comprenais que la moindre chance que j'aurais contre moi dans ce moment critique pourrait me coûter la vie. Dans cette conviction, je fis une boucle en épaisseur et je serrai le nœud de toutes mes forces, puis je passai la corde dans la boucle et je fus prêt.

Je maniais assez convenablement le lasso, mais les branches m'empêchaient de le dérouler à mon aise.

Il était nécessaire, à cause de cela, que l'animal fût dans une certaine position sous l'arbre. En poussant des cris et en faisant toutes les démonstrations possibles, j'arrivai à la longue à obtenir qu'il se plaçât ainsi. Le moment décisif était arrivé, le bison était presque directement au-dessous de moi.

* *

Je lançai le nœud coulant et j'eus le plaisir de le voir tomber en rond autour du cou du bison. Je serrai d'un coup sec. La corde se glissa admirablement dans la boucle et se fixa solidement parmi les poils rudes du cou de l'animal. Il était saisi juste à la bonne place et je le tenais comme je l'avais désiré.

À ce moment où le bison se sentit serré à la gorge, il s'élança comme un fou pour s'éloigner de l'arbre, puis il se mit à tourner tout autour. Contrairement à mon désir, le lasso avait glissé de mes mains et ma position sur ces branches assez légères laissait à désirer comme stabilité, car je ne pouvais diriger l'opération selon mon gré. Néanmoins j'avais repris confiance. Le bison était attaché, il ne s'agissait plus que de sauter plus loin que la longueur de la corde et de prendre mes jambes à mon coup.

Mon fusil était à terre d'un côté, près de l'arbre, là où je l'avais jeté pour opérer mon escalade. J'avais grande envie de l'emporter avec moi. Je choisis, en conséquence, le moment où l'animal, dans une de ses courses circulaires, se trouvait de l'autre côté de l'arbre. Je me laissai glisser le long du tronc, je sautai sur mon rifle et me mis à courir.

* *

Je savais que ma corde à fourrage avait à peu près vingt mètres de longueur, mais je courus pendant plus de cent pas avant de faire halte. J'eus quelque envie de continuer ma course, comme si la corde ne m'avait pas absolument garanti de tout danger. En effet, le buffle était un des plus gros, un des plus forts que j'eusse jamais vus. La corde pouvait casser. Le nœud qui l'attachait à l'arbre pouvait se dénouer ou le nœud coulant glisser par-dessus la tête de l'animal. Par curiosité cependant, ou dans le désir d'être bien assuré de ma curiosité, je regardai encore un instant, quand, à ma grande joie, je vis que le monstre tendait la corde pour s'éloigner dans la plaine, et je pus constater que le lasso tenait aussi solidement qu'une corde à bœufs ; puis la langue de l'animal, qui se mit à pendre hors de sa gueule, me prouva qu'il s'était étranglé lui-même, aussi parfaitement que je le pouvais désirer.

À cette vue, l'idée de la langue de bison pour souper me revint dans toute sa vigueur et je me mis en tête qu'il me fallait manger de cette langue-là et non d'une autre. Je retournai immédiatement chercher ma poudre et mes balles que, dans mon impatience à me tirer d'affaire, j'avais complètement oubliés. Je pris ma poire à poudre, je versai une charge, je bourrai solidement une balle là-dessus, et m'approchant, du buffle immobile, je mis le canon de mon fusil à trois pieds de son muse et fis feu. Il eut deux ou trois soubresauts, puis se tint absolument tranquille. C'était fini.

* *

En un instant, j'enlevai sa langue d'entre ses dents et retournai à l'autre buffle, faire l'opération que j'avais commencée sur lui.

J'étais trop fatigué pour songer à rapporter une lourde charge ; aussi je dus me contenter des langues, et, les attachant à cheval sur le canon de mon rifle, je mis celui-ci sur mon épaule et com-

mençai à chercher mon chemin pour retourner au camp.

La lune s'était levée et je n'eus pas de difficulté à suivre ma piste, mais je n'étais pas à moitié chemin que je rencontrais plusieurs de mes compagnons. Mon cheval était depuis peu arrivé au camp, sa vue avait aussitôt donné l'alarme et l'on s'était mis à ma recherche.

Quelques-uns, qui avaient envie de viande fraîche, coururent jusqu'aux restes des deux bisons pour rapporter quelque morceau de choix, mais avant minuit tout le monde était revenu, et, avec l'accompagnement de la musique que faisait une bosse de bison en pétillant joyeusement sur la flamme, je racontai à mes compagnons les détails de mon aventure.

L'ORIGINE DES TIMBRES-POSTES

L'origine des timbre-poste, ces petits carrés de papier dont plus d'un a fait le tour du monde, ne remonte qu'au dix-septième siècle. Elle est toute française et curieuse : pour être rapportée, et de nature à intéresser les collectionneurs. C'est en France qu'elle est née.

Quand Louis XIV était en voyage, les personnes de sa suite se procuraient des marques spéciales qu'elles apposèrent sur les lettres à destination de Paris, pour les faire porter et distribuer par les courriers du roi.

Un collectionneur, M. Feuillet de Conches, possède une lettre adressée à Mlle de Sudéry par Périsson Fontanier, et sur laquelle est appliqué ce genre de timbre-poste.

Voici d'ailleurs le règlement de 1654.

« On fait savoir à tous ceux qui voudront écrire d'un quartier de Paris à un autre que lettres, billets ou mémoires seront fidèlement portés et diligemment rendus à leur adresse et qu'ils en auront promptement réponse pourvu que lorsqu'ils écrivent ils mettent avec leurs lettres un billet qui portera "port payé" parce que l'on n'a point d'argent, lequel billet sera attaché à la dite lettre ou mis autour de la lettre, ou passé dans la lettre, ou en toute autre manière qu'ils trouveront à propos de telle sorte néanmoins que le commis puisse voir et l'oster ayément. »

Le prix de ce billet d'affranchissement était d'un sou typé. Le règlement se termine ainsi :

« Les commis commenceront à porter les lettres le 18 août 1654. On donne ce temps afin que chacun aye le loisir d'acheter des billets. »

LE PALAIS DES FUMEURS

Le grand Nicot ne croyait pas que l'industrie du tabac prendrait une telle extension quand il découvrit ses propriétés. Il était loin de supposer que l'on bâtirait de véritables palais pour exposer le tabac sous toutes formes et que l'univers presque entier deviendrait fumeur.

M. Stremensky, le populaire marchand de tabac de Montréal vient d'établir, rue Ste-Catherine No 1709, près de la rue St-Denis, une maison qu'il appelle avec grande raison : *Le Palais des Fumeurs*.

L'intérieur de ce nouveau magasin est tout à fait curieux. Les murs sont ornés de grands panneaux de glaces contenant chacune l'armoire illustrée des principales marques de cigares. Tout l'intérieur forme un immense miroir offrant un effet merveilleux. C'est une véritable curiosité. Les vitrines des comptoirs contiennent un régal princier pour les disciples du grand Nicot, lesquels sont attirés à l'intérieur par d'immenses vitrines garnies avec tout le goût que l'on connaît à M. Stremensky.

Tout fumeur trouvera là ce qui lui faut ; les meilleurs cigares domestiques et étrangers et de grandes salles richement installées pour venir brûler le cigare ou la cigarette.

On dit que les émotions violentes font changer de couleur. C'est sans doute pour cela qu'il y a des nègres.